

Arbousse Bastide, Tristan, Mr, Acad, Archeology, France: *L'homme au corps retrouvé*. [A1]

Avec le triomphe du marché, c'est-à-dire de l'enrichissement sur l'organisation du foyer, une certaine façon de penser l'économie s'est imposée. Usant de guerres et de pouvoirs, l'économie a poussé l'homme hors de la cité, imposant une certaine vision de l'humanité. L'homo oeconomicus, c'est l'homme sans corps, une volonté de vivre en soi et pour soi en transformant le monde sans se transformer soi-même. C'est le triomphe d'une ontologie de la satisfaction, ordonnant des préférences au nom d'une raison transcendante. En rendant sa place à l'espace du rêve et de l'imaginaire la pensée économique pourra réconcilier individu et communauté.

I-De l'individuation à l'individualisme

En faisant du processus d'individuation une idéologie de l'individualisme, l'économie conventionnelle a définitivement séparé l'homme de son corps. Les légitimes idéaux d'émancipation sont devenus des stratégies de démembrement de l'univers social. L'éclatement de la cellule familiale au nom de l'émancipation nous a offert une autonomie limitée en échange de dépendances. L'isolement permet de vendre des services et de l'affect là où la vie en commun reposait sur des solidarités et du partage. La famille monoparentale met fin aux dernières velléités de vivre ensemble. Nous perdons définitivement tout corps et pour remédier à cette vacuité nous alourdissons notre espace d'objets, ou pour avoir le sentiment d'exister, il faut enfler jusqu'à l'obésité. Ainsi la mesure de l'être se fait au poids de son aliénation et au prorata de sa détresse dans une alchimie des valeurs. L'hyper-médiation des systèmes de communication nous donne l'impression d'échanger plus et plus vite avec une ivresse qui nous fait oublier que nous ne sommes, les uns pour les autres, que des ondes ou des images derrière des écrans.

Individu et société : une opposition surréaliste

Se définir en tant qu'individu, sans présupposer l'existence d'un groupe auquel on appartient et dont on se distingue, c'est manquer ce qui fait l'histoire de chacun à la fois en tant que personne humaine et représentant d'une culture. Or, la société occidentale malgré son succès économique et technologique apparaît de plus en plus comme un assemblage d'individus. Sommes-nous les rouages d'une machine sociale en déperdition? Peut-on encore parler de "société"?

Au regard du langage comme du corps, l'opposition entre individu et société apparaît absurde. Comment envisager par exemple la genèse du langage ou tout simplement la reproduction sexuée dans un monde d'individus sans liens sociaux? Se peut-il que nous ayons perdu en plus du corps social notre propre incarnation? Nous reste-t-il assez de mémoire et d'imaginaire pour déployer un espace de vie commun?

L'émancipation individuelle en question

Avec la disparition de la société de droit divin, l'humanité a cru accéder à une pensée politique autonome garantie par le principe de rationalité. Cette indépendance collective et individuelle qui a assuré le triomphe des démocraties libérales n'est plus aujourd'hui synonyme de la participation du plus grand nombre.

Débarrassé des codes de la vie "traditionnelle" l'individu homme ou femme semble libre de se positionner dans la société. Mais cette "égalité" de principe n'est en rien équitable. Elle permet seulement à tous de se situer dans une échelle théorique du pouvoir et de l'argent défendue par le droit. La liberté de posséder n'est en rien une liberté d'être et les préjugés sociaux, raciaux, culturels persistent. En rejetant la société comme principe et base de partage au nom de la liberté individuelle on se centre sur une autre totalité théorique qui est celle de l'individu.

L'anthropocentrisme de la raison individuelle

Le discours de la raison économique avec son cortège de violences et de guerres s'est imposé comme un universel et a fait de notre définition de l'homme individu une valeur universelle sans que nous n'ayons jamais essayé de comprendre ce qui faisait fondamentalement de nous des humains.

Il n'est plus temps de regretter les sociétés "inégalitaires et équitables" traditionnelles tant les liens "ancestraux" (ici et ailleurs) ont aujourd'hui disparu et ceci en l'espace de quelques générations.

Mais comment retrouver le chemin de notre corps, cette construction intellectuelle (des sens, de l'imaginaire, de la mémoire), et physique (reproduction sexuée, même assistée) lorsque l'économie nous impose une "liberté individuelle mondiale" qui résonne plus comme une aliénation qu'un échange et surtout pas un partage.

Le processus d'individuation

L'intériorisation individuelle de la loi sociale est apparue pendant un temps comme une façon de concilier

individu et société. Mais cette conception morale, puis juridique, voire sociologique des rapports sociaux à limité les relations humaines à des contrats. Pourtant, au regard des rapports de forces qui régissent l'économie actuelle, il se trouve souvent plus d'humanité dans la transgression d'un contrat que dans son application. Au contraire de bien des pensées théoriques, la sociologie place la question du corps et de l'imaginaire au centre des interrogations. Pourtant, les rapports de l'individu et de la société semblent nous échapper car ils sont réduits à des "processus" d'individuation.

Les stratégies de démembrement de l'univers social

L'individu, cette condition de l'humain dans les sociétés de marché occidentales, fait de nous les rouages d'une machine sociale basée sur l'isolement et la dissolution des liens sociaux. Le processus d'individuation sur lequel nous avons basé théoriquement la construction de chacun est détourné pour servir une stratégie de démembrement du corps social qui fait de nous les soldats de la consommation.

La maxime "à chacun selon ses besoins et de chacun selon ses capacités" at été reprise au nom de l'individualisme et pourrait presque aujourd'hui servir à promouvoir la grande distribution. Toutefois, si l'on prétend de nos jours n'administrer que des choses et des flux, c'est bien parce que l'individu a perdu toute humanité.

Que signifie la citoyenneté aujourd'hui dans un monde où constater l'atomisation du lien social c'est encore croire à l'existence de lois physiques garantissant l'existence d'au moins d'une molécule de société. Mais en sommes-nous encore là?

La disparition de la parenté

Au nom de la liberté, et surtout dans l'intérêt du suréquipement ménager (voire de l'endettement) de chacun, l'idéal du couple est devenu celui du "bonheur" et de "l'épanouissement" individuel. On reste "ensemble" seulement si chacun réussi à trouver un accomplissement personnel dans la vie de couple.

Comment "l'amour mutuel", qui fonde prétendument aujourd'hui le ciment des nouvelles vagues de mariage en France, a-t-il pu à ce point devenir un produit de consommation mêlant "sensiblerie" et naïveté? Peut-être de la même manière que le divorce est lui aussi aujourd'hui un aspect de la consommation du couple ?

L'éclatement de la cellule familiale et la famille mono-parentale sont des réalités acceptables puisque, après-tout, elles n'engagent qu'une personne ou presque. Mais l'augmentation conjointe des mariages et des divorces en France ne témoigne-t-elle pas aussi d'un effort désespéré pour retrouver l'espace d'un foyer éteint depuis longtemps. Les cendres de ce feu sont bien impuissantes pour réchauffer les familles recomposées qui se débattent entre liberté individuelle et intérêts des enfants (perçus comme des obstacles). Personne ne s'y retrouve à part l'économie qui y gagne autant de consommateurs isolés.

Autonomie et dépendances

En France, le salariat est pour bien des couches inférieures de la société une "dignité" théorique en échange de dépendances voire d'un esclavage effectif notamment lorsque les valeurs individuelles sont prédominantes. Les bas salaires sont engloutis presque entièrement dans des loyers ou de l'accès au foncier et le reste disparaît dans le minimum vital (manger et souvent mal manger) et l'oubli volontaire.

La culture s'est muée en une immensité stérile de spectacles qui donne l'ivresse par la vitesse, l'effet, l'excitation permanente des sens qui sont de plus en plus atrophiés. Le walkman et les lecteurs mp3 sont par exemple devenu un facteur de surdité répandu chez les jeunes.

Il ne reste rien à la fin d'un mois de travail en dehors de quelques objets qui alourdissent encore la pesanteur générale. Malgré des salaires très importants dans les pays riches par rapport aux pays pauvres on gagne souvent juste de quoi vivre. L'économie achète à bon marché un temps de vie inestimable et irremplaçable en échange de l'accès à des produits qui inondent le monde et épuisent les ressources naturelles.

La mesure de l'être au poids

Au cours du 20e siècle la juste quête d'émancipation de certaines institutions et valeurs de la société industrielle tel que "le travail, la famille et la patrie" autrefois si contraignantes et mortifères nous a mis en face de notre propre vacuité. Cette libération apparaît aujourd'hui paradoxalement comme une pesanteur supplémentaire. Les obligations partent et les conventions s'alourdissent.

C'est une exigence et une discipline que de s'inventer soi-même, mais nous n'en avons plus la force. La consommation apparaît comme un "rite" nécessaire pour combler ce vide intérieur. Le "sacrifice" quotidien de la vie pour et par l'achat, en vue d'une "possession bénéfique" du corps individuel par le corps social révèle l'angoisse quotidienne de ceux qui ont une place "stable" dans un monde soumis en permanence aux fluctuations économiques.

Vent et vibrations mécaniques

Le manque de souffle, la vacuité, est telle qu'on cherche en permanence à attirer dans son corps un "vouloir vivre". On recherche la "possession" permanente mais il s'agit surtout de s'approprier un esprit de "productivité et d'efficacité" à qui l'on prête la source de toute vitalité. Le corps manque tellement d'espace intérieur qu'il cherche son propre envoûtement.

Nous sommes dépossédés du son même de notre propre voix par le chant des médias et la musique en tant que objet de consommation de masse. Comme le geste mécanique exprime l'injonction étrangère au corps la musique techno est une transe sans profondeur chamanique. Être à bout de souffle c'est s'aliéner au monde, c'est s'approcher de la mort vécue comme une dissociation du corps et de la conscience vigile.

Le crépuscule des échanges (réseaux, vitesse, mobilité et écrans)

Comment recréer du lien social au sein d'un tel monde alors que les média nous font douter de notre propre existence. Que sommes-nous les uns pour les autres si ce n'est des images séparées par des écrans, des ondes sonores échappées de téléphones, bref un flux insaisissable où le corps apparaît comme une prison (une cellule) individuelle. Le chemin du corps retrouvé passe par une déconstruction des mécanismes de sa désacralisation par le marché.

Le réseau est-il devenu une forme d'exploitation moderne du capitalisme, en tout cas c'est la norme en matière de conception du monde. L'exclusion n'est plus seulement une malédiction c'est une tare comme le fait de ne pas posséder de téléphone portable est une preuve d'égoïsme ou de misanthropie. Les plus opprimés sont souvent les membres exécutifs du réseau. Ils sont privés de l'émulation intellectuelle des cadres et exploités jusque dans leur vie privée par des structures dont la fragilité est sans cesse réaffirmée.

Dans un monde où la vitesse et la mobilité sont les valeurs de référence, les petits employés sont victime de leur faible potentiel de mobilité. Les "opportunistes" ne sont souvent que des petits qui acceptent la précarité et possèdent une formation suffisante pour s'adapter, mais pendant combien de temps et au prix de quels sacrifices?

II-Le corps désacralisé par le marché

L'individualisme économique, en faisant de nous des consommateurs, a définitivement désacralisé le rapport au corps. C'est devenu un instrument de satisfaction que la raison anime en objectivant le rapport au monde. Ce déchirement du sujet à l'objet est à l'origine d'une perception morcelée du corps et de l'espace dont les conséquences sont désastreuses. En perdant tout lien culturel au sol, l'individu est devenu un être sans racines ni foyer. Les enjeux économiques et militaires qui prévalent dans le monde depuis la période des empires coloniaux ont créé des frontières divisant les hommes mais laissant passer les capitaux. En suivant les valeurs de l'individualisme économique, le corps est devenu clandestin où qu'il se trouve et quelle que soit son origine, qu'il soit celui d'un Africain sans papiers ou d'un salarié occidental dont les revenus sont trop faibles pour accéder à un logement. Parce qu'elle n'a pas de prix et plus de lieux, la vie est devenue sans valeur et le corps est réduit à une marchandise.

Du sujet à l'objet un "contrat magique et esthétique"

Le contrat est la solution proposée par nos "sociétés de marché" pour "gérer" les liens sociaux et tenter de créer un corps social en remplacement d'un corps culturel aujourd'hui très malade (que ce soit dans les sociétés "occidentales" ou dans les sociétés traditionnelles). Mais où se trouve le choix de la "liberté individuelle" lorsque la seule alternative semble être la marginalité volontaire ou forcée.

Notre rapport aux produits alimentaires est un bon exemple de cette impasse. Manger revêt aujourd'hui un caractère de célébration magique du "contrat", vide ou presque, qui nous unit à la société. Nous ingérerons le support matériel de cette alliance comme pour donner de la matérialité à notre existence en y faisant pénétrer un corps étranger.

Cette universalisation de l'alimentation que propose l'industrie agro-alimentaire va de pair avec la promotion de l'image d'un corps idéalisé. "Miss Monde, Miss Univers", c'est le canon occidental ou simplement anglo-saxon, soit une esthétique qui culpabilise la femme et tyrannise l'homme, faisant de l'un un objet et limitant l'autre à un désir de posséder.

C'est aussi le triomphe de l'industrie cosmétique qui véhicule au travers des média le spectacle permanent de canons de beauté aseptisés. Toute l'esthétique et la sensualité de bien des cultures sont niées en dehors du registre de l'exotisme. Cette tendance est malsaine non seulement parce qu'elle nie la beauté des femmes africaines ou asiatiques mais aussi parce qu'elle est parfois liée à des pratiques dangereuses pour la santé, le blanchiment de la peau par exemple.

Le morcellement des corps (guerre et industrie)

Le monde industriel règne par la dislocation, le sacrifice de l'unité du corps et de la pensée, par la division des tâches plutôt que leur partage. La guerre permanente de tous contre tous au nom de la "démocratie de marché" et de la liberté solitaire de l'individu universel apparaît comme le dernier stratagème pour maintenir une cohérence sociale là où la participation du plus grand nombre au débat politique est de moins en moins évidente. Tout comme il faut inventer un adversaire pour une coupe du monde il faut inventer un ennemi pour une guerre mondiale, surtout lorsque celle-ci est un spectacle télévisuel permanent.

Contrairement au travail du négatif en philosophie, les guerres se succèdent dans l'horreur sans apporter de changements. C'est au bout du compte toujours le triomphe de la technique et de l'industrie sur le corps. L'objet remplace le membre ou affine le sens et fait de nous un "sur-homme" qui sait voler, communiquer à distance, calculer à la vitesse de l'éclair. Pourtant, que reste-t-il après une guerre si ce n'est "les nus et les morts". Le corps se combine à la technique mais il est aussi réduit à un rouage, une mécanique. A trop prier la technique, on y gagne une prothèse.

Performance de La Machine: "mazout, sport et travail"

Lorsque Berthold Brecht écrivit son fameux poème "700 intellectuels vénèrent un réservoir à mazout" il n'imaginait sans doute pas à quel point, bien des décennies plus tard, ses propos se vérifieraient. Depuis, Dieu est toujours parmi nous sous forme d'un "réservoir à mazout" ou d'une "centrale nucléaire" (le culte de l'énergie a connu ses réformes).

Le sport et le travail sont nos "rites" et mettent en avant le dépassement de soi. N'être que pour l'exploit, se sacrifier pour être chevauché par des idées et des concepts de "performance, productivité, rentabilité" comme l'on sacrifierait à des "esprits" pour obtenir leur protection. Mais nous protègent-ils vraiment? Le sacrifice n'est plus un instant suspendu mais une permanence mortifère. Un ogre se nourrissant d'instant de vie jusqu'à l'épuisement du sens ou jusqu'à ce que le corps vidé de tout son être devienne une pièce usée.

La psychotechnique, la taylorisation et la Première Guerre Mondiale ont réglé depuis bien longtemps le problème de l'humain. L'ouvrier autrefois et aujourd'hui l'employé de "services" est scientifiquement contrôlé et son "adaptabilité intellectuelle" c'est-à-dire sa "mobilité, sa souplesse etc...", (des qualités presque physiques), sont mesurées pour un meilleur asservissement individuel au profit d'une "société" dont le "siège social" est plus que mouvant.

Corps clandestins (le vol des imaginaires)

La constitution d'un corps à la fois individuel, social et culturel passe par le déploiement d'un espace. Ce lien du corps au foyer puis au voisinage et au paysage ainsi que tous ses repères territoriaux s'efface inexorablement au profit de la fascination des enceintes lumineuses du "paradis super-marché universel". Pourtant, en dehors de ces connexions, le corps dont nous disposons est incomplet, inachevé, dispersé et en quelque sorte non adulte.

Le déracinement de l'individu, qui se développe comme une valeur universelle, est l'une des causes de l'immigration clandestine. Ce n'est pas exactement un produit de la colonisation, j'y vois plutôt les effets d'une idéologie qui fut utilisée comme arme tant dans un cadre colonial que national. On l'expérimente depuis bien longtemps dans les sociétés occidentales. L'individualisme inhibe l'alliance des pairs pour affaiblir toute contestation organisée.

Lorsque le projet migratoire se substitue au projet de vie pour une partie de la jeunesse africaine, c'est en partie parce ces personnes n'envisagent plus du tout le déploiement d'un corps local. Les candidats à l'émigration sont à la fois jeunes (entre 20 et 30 ans), téméraires (les passages se font au péril de leur vie), et essentiellement masculins. Bien que des formes de solidarité fortes se développent au sein des réseaux de candidats à l'émigration, notamment lorsqu'ils sont bloqués aux portes de l'Europe (que ce soit au Maroc, en Libye ou sur les côtes en partance pour les îles du Cap Vert), les motivations de ces nouveaux aventuriers apparaissent bien puériles en regard des risques pris et des conditions de vie qu'ils endurent. Migrer pour migrer, une détermination d'airain pour un rêve d'exotisme préfabriqué au mépris du corps et de leur propre vie, vers un avenir de marginalité et d'exploitation. Mais comment recréer les conditions du déploiement d'un espace et d'un imaginaire suffisamment attractifs pour permettre un développement local.

Un monde sécuritaire sur-armé

L'Etat n'est plus aujourd'hui la principale source de violences sociales. En terme d'immigration, d'insécurité et même d'inégalités sociales les services privés se sont multipliés ces dernières années. La prolifération des armes individuelles, et l'avènement d'un univers entièrement vidéo-surveillé, ont remplacé notre vigilance de citoyens pour la remplacer par une armée de vigiles. Ce gardiennage permanent renforcé par la pesanteur judiciaire est un contrôle des âmes qui fait du citoyen un individu consommant du spectacle démocratique.

Les compétences des hommes politiques, déjà réduites à des qualités de gestion, ont moins de poids que l'image des candidats dans des média dont la liberté paraît compromise par ceux qui détiennent le pouvoir économique.

Promouvoir un Etat minimal ou simplement libéral, c'est ouvrir la porte à une violence professionnelle et privée de plus en plus forte. Il ne faudrait pas prêter aux "croisades" actuelles des visées politiques, c'est bien le profit économique qui est l'objectif des guerres.

A un niveau international, l'Etat n'a plus le monopole de la violence. Les guerres sont l'expression d'une volonté de puissance nihiliste. A un niveau national, les sociétés de gardiennage et l'armée de métier s'assurent que les intérêts restent individuels. Plus question de représenter un corps social mais plutôt une sorte de "loi naturelle" qui nous divise et nous réduit à du "vouloir vivre".

Le corps malade et l'empire caché de la mort

Le rapport à l'objet et à l'achat dans nos sociétés est devenu un sacrifice systématique, un pacte que l'on fige dans le droit et la mort. Mais que reçoit-on en échange de la mise en otage de notre corps, de notre espace et de notre temps si ce n'est une pesanteur supplémentaire, une abstraction de plus qui certes consolide un statut mais aussi le fige et le mortifie.

Le sacrifice de notre corps de notre être est constant et non solennel. C'est un problème fondamental qui paradoxalement ne peut être traité rationnellement. Avoir un corps ce n'est pas être alourdi d'une incarnation mais faire circuler le souffle de la vie. Sacrifier c'est marquer l'intention de ne pas se nuire et pourtant c'est devenu dans nos sociétés et dans le cadre de la transaction commerciale un temps figé éternellement.

Malgré toute notre rationalité bien des archétypes président à notre relation au monde. Le mal-être individuel, autant moral que physique, cherche la consommation pour exorcisme. Consommer c'est ce sacrifice quotidien vécu comme le transfert d'une souffrance de son corps vers un objet. Digérer, casser jeter c'est essayer d'évacuer un mal qui nous habite.

Pourquoi ne pas penser l'individualisme comme un endorcisme plutôt que comme une idéologie? Une maladie causée par un corps étranger (même si c'est celui d'un esprit) et qui se nourrit de son hôte. Ce vide existentiel qui caractérise bien souvent l'individu serait la blessure, le trou, et cet orifice témoignerait d'une intrusion d'un objet (ou corps) étranger.

En termes magiques (puisque l'on ne se trouve plus dans le domaine de la raison) la guérison passe par la régulation des ouvertures du corps de ses frontières. Le corps malade perd ses limites et se déssexualise se confondant avec le monde dans un morcellement désordonné.

III-Réconcilier individu et communauté

L'homo oeconomicus est condamné à l'exil et au déchirement. Mutilations et dissolutions sont les symptômes de l'esprit en deuil de corps. Redonner aujourd'hui un sens à l'échange, c'est accepter le long parcours d'apprentissage et d'élaboration qui conduit de l'individu à la personne. C'est par la culture, l'imaginaire, l'espace et le rêve que le monde se déploie. Le corps est notre seul bien et c'est en lui que se trouvent les sources du langage et les clefs du partage. L'économie "poétique" (par opposition à l'économie conventionnelle sans corps) est un mode d'analyse qui est en prise directe avec ce qu'il y a de plus essentiel dans notre rapport au monde. La sexualité, première source de division du travail, fait entrer l'homme dans l'économie et le monde comme on entre dans une maison. C'est une praxis bien plus qu'une méthode ou une métaphysique et en ce sens elle se trouve bien au delà des querelles entre holisme et individualisme méthodologique.

L'esprit en deuil de corps

Comment réagir face à ce retournement permanent des valeurs économiques comme morales qui caractérise le monde actuel? Cette colonisation à rebours des espaces spirituels de chacun prend la forme d'une dépossession au nom de la liberté individuelle de ce qui nous est le plus essentiel et intime, c'est-à-dire le corps.

Les hiérarchies et dépendances mutuelles qui fondaient le corps social s'en sont définitivement allés, remplacés par un esclavage anesthésié. C'est une perte tout autant physique que mentale. On nous vole jusqu'à l'espace de nos rêves en transformant les désirs en besoins et les relations sociales en course à la consommation.

Notre existence n'est plus que celle d'un sujet abstrait de droit (nous somme désincarnés) et pourtant nous restons fondamentalement des "dividus" en peine (même pas en deuil) "de famille, d'un groupe, d'une société singulière".

La sphère du public et la sphère du privé sont les seules composantes de la vie de l'employé occidental et au bout du compte, le travail les pénètre et les domine toutes les deux. Qui parvient à s'abstraire totalement de ses activités de travail au sortir de l'entreprise?

Humanisme et imaginaire

Face à l'irrationnel d'une économie qui a fait de nous des "sur-hommes" technologiques isolés dans leur abstraction, le champ est libre pour imaginer une humanité différente. Les concepts en devenant plus imaginaires n'en deviennent pas moins réels, c'est une erreur bien courante que de prêter à l'imagination une faiblesse que

l'on oppose à la raison ou la logique. La logique de marché et du profit ne sont que des instants de pensée, de pauvres points de vue sur le monde dont la fragilité est considérable.

L'imaginaire est la réponse à nos étonnements et la source de nos connaissances, nous l'exprimons par le langage en développant un espace de réflexion, c'est-à-dire en exprimant un être malgré sa fragilité : l'emprunte de notre corps dans le monde. Cette trace ne s'adresse pas à nous-mêmes car nous la portons en nous, mais à un autre sans lequel nous ne serions ni ne saurions. Les mythologies, qui puisent aux sources de l'humanité et du langage, mettent en avant cette unité poétique de la genèse du monde et du corps de chacun.

Le chemin qui mène au corps retrouvé

Ce qui reste humain en nous c'est notre capacité à transgresser le contrat et les lois du marché. Aller aux sources d'un imaginaire constitutif de la personne comme de la société c'est sans doute transgresser partiellement les règles de la philosophie classique.

Dépasser l'individualisme de l'occident ce n'est pas rechercher ce qui dans une conscience individuelle reflète une conscience universelle mais plutôt chercher dans la genèse du corps les sources du langage et de la rencontre. Cette quête s'apparente à un parcours poétique, ouvert à bien des cultures et des mythologies, et dépasse de loin l'horizon gréco-latin.

On l'explique de bien des manières différentes selon les lieux et les cultures mais au bout du compte la structuration symbolique originelle de l'individu comme du monde (celui que nous avons en commun) correspond vraisemblablement à des invariants fondamentaux qui résument les grandes étapes de la genèse du corps humain.

Parce qu'à l'origine de chacun de nous, il y a la naissance d'un corps et donc une reproduction sexuée, l'homme est condamné à la fois au partage et à la division. L'imperfection du monde est originelle et sa nature est fuyante. Par conséquent univers, société et personne sont des espaces de signes et de symboles qui, à la manière du corps avec ses orifices, sont constamment ouverts puis refermés les uns aux autres.

Aux sources du langage

Pour expliquer le monde on commence toujours par raconter une histoire. Dans bien des sociétés traditionnelles, cette parole s'exprime sous forme de murmures, de danses et de chants. Ils sont le pont entre les univers visibles et invisibles et guident le rêveur qui voyage dans ou à distance du corps. Ce périple permet de concilier espace onirique et espace quotidien en redéfinissant les frontières et passages qui les unissent. Avoir un corps est la condition nécessaire pour vivre le récit d'autrui et parfois même pour dépasser l'humanité pour comprendre ce stade pré-humain qu'est l'animalité dans bien des mythologies.

Le point commun de bien des langues africaines est d'être une célébration constante du lien qui unit le corps humain au corps social. La structuration du langage se fait au travers de multiples métaphores évoquant les différentes parties du corps. Celui-ci est la racine du souffle mais aussi le point d'ancrage au développement de l'espace.

L'individu des cultures occidentales envisage son corps comme la combinaison de différentes parties indépendantes. C'est l'objet qui porte la relation au corps et non l'inverse. Retrouver le chemin de notre corps par le rêve et l'imaginaire nécessite donc de postuler l'existence d'une source commune du langage. Si celle-ci est universelle, comme j'aime à le croire, elle puise dans l'imaginaire de chacun de nous.

Il reste alors comme le suggère Hobbes à déconstruire notre monde pour partir à la recherche de notre humanité : "je dis qu'à cet homme il restera du monde et de tous les corps que ses yeux avaient auparavant considérés ou qu'avaient perçus ses autres sens, les idées, c'est-à-dire la mémoire et l'imagination de leurs grandeurs, mouvements, sons, couleurs, etc. toutes choses qui bien que n'étant que des idées et des fantômes, accidents internes en celui-là qui imagine, n'en apparaîtront pas moins comme extérieures et comme indépendantes du pouvoir de l'esprit." (Hobbes "De corpore")

Le corps avant l'humanité (indivision et gémellité)

A l'opposé de l'idée que nous nous faisons de l'individu, en tant qu'être accompli et citoyen responsable, bien des mythes de création du monde font de l'indivision un des caractères principaux de la "pré-humanité".

Celui qui n'est pas encore devenu homme appartient à un monde et à un temps sans séparations entre les êtres et les divinités. On y trouve des figures hybrides et par exemple certaines représentations de la gémellité dont le caractère androgyne symbolise entre autres la relation fusionnelle de l'homme à la femme et de la mère à l'enfant.

Ce temps mythique d'une égalité indivise est le symbole d'un point de partage entre les êtres et témoigne d'une fraternité originelle même si elle n'est que légendaire. Dans nos sociétés de marché, le nivellement apparent des sexes, des âges (le débat est ouvert pour accorder le statut de personne humaine au fœtus), par le statut d'individu n'est en aucun cas la marque d'une fraternité de corps mais une abstraction de droit.

Naître un "dividu" (la division première)

L'indivision du corps, qui ferait de nous une cellule sociale intériorisant la loi, nous donne l'illusion de pouvoir vivre dans l'isolement. Pourtant, nous sommes nés d'un corps et nous ne sommes pas une abstraction. Accepter la division c'est un pas vers une humanité retrouvée.

Le cataclysme de la naissance, souvent symbolisé dans la mythologie par le déversement des eaux, marque la première étape de la division qui conduit sur le chemin de l'humanité. L'être séparé de sa matrice entre dans le temps et devient vulnérable à la mort. Il n'aura de cesse que de rechercher à renouer avec cet état de fusion sans jamais parvenir à le fixer.

La naissance reste pour chacun une douleur et un cri qui est exacerbé dans bien des sociétés occidentales par la séparation presque immédiate de la mère et de l'enfant. Les congés parentaux sont de courtes périodes et les femmes souhaitent à juste titre récupérer leur place durement gagnée dans les "sociétés" qui les emploient. Peut-être est-ce pour cela que nous tenons tant à notre rêve d'individu à jamais protégé de la douleur de la séparation dans son cocon "inhumain".

Renaître humain (accepter la division)

Dans bien des sociétés traditionnelles, le statut de l'enfant est encore incertain et paradoxalement c'est une protection pour celui qui après être né doit comprendre et accepter la division. L'enfant naît bien sexué mais il n'est séparé du corps de la femme que très progressivement. Il lui faut écouter, jour après jour, nombre d'histoires et de contes, passer diverses étapes initiatiques pour que enfin soit marqué sur son corps la reconnaissance sociale du statut d'adulte masculin ou féminin.

Au cœur de cet apprentissage se trouvent deux étapes particulièrement importantes. Celle de la sexualité et des règles d'alliances propres à chaque société (avec l'invariant de l'interdiction de l'inceste) et celle de la culture. Les mythes et légendes concernant la compréhension de la division sexuelle permettent en général d'expliquer la différence entre l'humanité et l'animalité. Les récits sur les différences entre les cultures mettent en scène généralement des frères ennemis à la personnalité diamétralement opposée.

Le passage à l'âge adulte qui chez nous n'est qu'une question de responsabilité juridique tant bien que mal contrebalancée par le droit de vote (en lot de consolation) est dans bien des sociétés traditionnelles l'épreuve rituelle d'une nouvelle naissance. Les rites passés par classe d'âge et par sexe ont pour but de marquer sur le corps (par la circoncision par exemple, mais pas forcément de manière mutilante notamment chez les femmes) la compréhension par l'individu (cette fois reconnu) de la douleur du déchirement originel. Peur et douleur font partie de cet apprentissage qui n'a rien de barbare ni de cruel car nous sommes tous déjà nés avant de devenir adulte. Ce n'est qu'un rappel mais il est essentiel.

L'individu le mauvais élève de sa classe

Peut-être ne sommes-nous (les consommateurs) jamais devenus vraiment humains, cela expliquera notre inhumanité sociale, la violence de nos guerres et notre culte de la technologie. Est-on passé directement du "pré humain" au "surhumain" sans jamais devenir adultes? Le cadre juridique et l'économie de marché sont les deux béquilles qui soutiennent l'individu cet être étrange au corps malade, habité par des "esprits" (la performance, le dépassement des limites de soi, la productivité et...) qui se protège au prix du sacrifice permanent de son humanité.

Retrouver le chemin du corps est une expérience personnelle et onirique qui ne peut se faire dans la solitude. Peut-être est-il trop tard pour nombre d'entre nous : faut-il avoir des oreilles et des yeux d'enfant pour entendre et oser questionner l'histoire de la division originelle? Il faut savoir transformer le vent en souffle, et l'absence en "non présence" plutôt qu'en non existence.

Le partage des tâches entre les sexes est sans doute pour nous le préalable à la guérison des corps. Il ne s'agit en rien de rétablir des préjugés entre les hommes et les femmes mais d'accepter la division pour mieux se retrouver et en comprendre les dangers. Réordonner l'espace symbolique est la base de la guérison des corps et aussi la base de l'économie de la maison, restaurer les limites du corps du malade, c'est dessiner sur son corps la topographie du mal et trouver les chemins de sortie.

Bibliographie

Hobbes T., 1655- "De corpore"

Sahlins M. 1978- Age de pierre âge d'abondance, l'économie des sociétés primitives, Sciences Humaines

Serge Paugam, Le salarié de la précarité, Puf, 2000, p. 273.

Derouet B., 1995-Territoire et parenté, pour une mise en perspective de la communauté rurale et des formes de reproduction familiale, Annales histoire sciences sociales, vol.50, n°3, pp. 645-686

Filloux J.-C., 1990- Personne et sacré chez Durkheim, Archives des sciences sociales des religions, vol.69, n°69, pp 41-53

- Durkheim E., 1893- De la division du travail
- Lannay P., 2000- L'action au carrefour de ses rationalités de quelques apories prosaïques de l'individualisme cognitiviste : Raymond Bourdon et le sens des valeurs, *Revue française de science politique*, vol.50, n°6, pp 941-965
- Despeux C., 1996- Le corps, champ spatio-temporel, souche d'identité, *L'Homme*, vol.36, b°137, pp 87-118
- Fédry J., 1976-L'expérience du corps comme structure du langage, *Essai sur la langue sâr (Tchad)*, *L'Homme*, vol.16, n°1, pp65-107
- Mercier J., 1993- Corps pour corps, corps à corps, de la régulation sacrificielle de la possession à la "mise en corps" du sacrifice par la possession, *L'Homme*, vol.33, n°125, pp 67-87
- Cerutti S., 1988- Du corps au métier : la corporacion des tailleurs à Turin entre le XVII et le XVIIIe siècle, *Annales histoire sciences sociales*, vol.43, n°2, pp323-352
- Losonczy A.M., 1990- La maîtrise du multiple, corps et espace dans le chamanisme embera du choco (Colombie), *L'Homme*, vol.30, n°114, pp 75-100
- Memmi D., 2000- Vers une confession laïque? La nouvelle administration étatique des corps, *Revue française de science politique*, vol.50, n°1, pp 3-20
- Merlin H., 1994- Langue et souveraineté en France au XVIIIe siècle, la production autonome d'un corps de langage, *Annales histoire sciences sociales*, vol.49, n°2, pp 369-394
- Abega S.C., Ngoundoung Anoko J., 1997- Images du corps et manipulations sexuelles chez les Tikar du Mbam (Cameroun), *L'Homme*, vol.37, n°144, pp 31-49
- Malamoud C., 1985- Le corps contractuel des dieux, *Archives des sciences sociales des religions*, vol.59, n°59-1, pp 17-29
- Wermester C., 1999- Des mutilés et des machines, images de corps mutilés et rationalisation industrielle sous la république de Weimar, *Vingtième siècle revue d'histoire*, vol.61, pp 3-13
- Lauwaert F., 1994- Semence de vie, germe d'immortalité, *L'Homme*, vol.34, n°129, pp 31-57
- Sebag L., 1965- Le chamanisme Ayoréo, *L'Homme*, vol.5, n°1, pp5-32
- Perrenoud P., 1978- Les limites de l'individualisme méthodologique, a propos des "effets pervers et ordre social" de Raymond Bourdon, *Revue française de sociologie*, 19:3, p.442 13p.
- Lautman J., 1968- Individualisme et société industrielle, a propos de D. Riesman, *Revue française de sociologie*, 9:1, p.94 6p.
- Bourricaud F., 1975- Contre le sociologisme : une critique et des propositions, *Revue française de sociologie*, 16 supplément, p.583 21p.
- Trigger B.G., 1963- Order and Freedom in Huron Society, *Anthropologica*, 5:2, p.151 19p
- Luther H. Martin, 1994- The anti individualistic ideology of Hellenistic culture, *Numen*, n°41, p.117 24p.
- Tall S., 1990- Le rituel ou la création collective dans "a dance of the forest", *Etudes anglaises*, 43:1, p.41, 14p.
- Rioux M., 1962- Remarques sur les concepts de vision du monde et de totalité, *Anthropologica*, 4:2, p.273 19p.
- Bourdon P., Brunel G., 1979- Introduction : le corps et le soi, *Anthropologica*, 21:1, p.3 5p
- Lang, Candace D., 1981- Barthes : écrire le corps, *Neophilologus*, 65:2, p.161 12p
- Arkoff A., 1966-Body image and body dissatisfaction in Japanese-Americans, *Journal of social psychology*, n°68, p323 8p
- Messer R., 1989- A structuralist's view of an indian creation myth, *Anthropologica*, 31:2, p.195 41p
- Sylvain P., 1990- L'économie des sens en Inde : Exploration des thèses de Walter Ong, *Anthropologica*, 32:1, p.75 25p
- Lemoine J., Eisenbruch M., 1997- L'exercice du pouvoir de guérison chez les chamanes Hmong et les maîtres-guérisseurs Khmers d'Indochine, *L'homme*, vol.37, n°144, p. 69-103
- Lucien Sebag, 1965- Le chamanisme Ayoréo (II), *L'Homme*, vol.5, n°2, p.92-122